

conçois que dans le cas que la philosophie ne seroit enseignée qu'en latin, que les livres qui traitent de cette science ne parleroient qu'en latin, on verroit une étrange diminution dans le nombre des savans de ce siècle. Mais seroit-ce un si grand mal ? Il y auroit à la vérité moins de creuses & d'absurdes imaginations, moins de systèmes qui brillent un moment aux yeux de l'imbécille multitude, & s'évanouissent avec la rapidité de l'éclair ; moins de ces écrivailleurs ignorans & téméraires qui, pour m'exprimer comme un illustre physicien du siècle passé, portent des mains impures sur l'imposante & respectable nature, qui en font le jouet de leur caprice & de leurs puérites spéculations. Mais quel inconvénient y auroit-il dans cette privation ? Des gens qui ont assez de confiance dans l'esprit pour s'enrichir avant d'être *naturalistes*, des langues & de la littérature grecque & romaine, s'égareront toujours plus difficilement & plus rarement que ces ames foibles qui avec la seule science de lire & d'écrire, & le secours de quelques

*Naturæ
arcana illo-
tis manibus
attractant.*

pitres & les abbés nourrissent parmi leurs inférieurs & leurs suppôts l'étude de cet ancien & respectable langage ; que dans les maisons religieuses les novices & les étudiants soient obligés à le parler exclusivement, à l'écrire, à s'y exercer en toutes les façons ! Par ces moyens il subsistera en dépit de l'ignorance & de la philosophie. — Div. réfl. sur la langue latine 1 Août. 1782. p. 468, & autres *ibid.*